



De l'aventure chevaleresque à l'itinérance transtextuelle : pour une pratique transculturelle dans *Yvain ou le chevalier au lion*

From Chivalrous Adventure to Transtextual Roaming: For a Transcultural Practice in *Yvain or The Knight of the Lion*

Diokel SARR
Université Gaston Berger
Saint-Louis/Sénégal
Laboratoire GELL

Résumé

La présente étude se propose de trouver le sémantisme du voyage dans l'acte d'écriture et dans son exégèse. C'est quand l'énonciation, assimilable à un moyen de transport, mène le lecteur itinérant vers la contrée que constitue l'énoncé qui se montre, par la même occasion, révélateur d'une double découverte relevant de deux cultures diverses. C'est dans ce sens que nous parlons d'une pratique transculturelle visible à travers le passage de la cour au décor bucolique, sous prétexte d'une assimilation réciproque des nobles de cour aux animaux. La transculturalité se manifeste, par ailleurs, lorsque l'aventure textuelle oblige le lecteur itinérant à appréhender la culture religieuse qui se situe à l'avant du texte et cohabite avec celle repérable au revers qu'on peut qualifier de populaire.

Mots-clés : transculturel, itinérance, aventure, bucolique, courtois (code)

Abstract

The present study proposes to find the semanticism of travel in the act of writing and in its exegesis. It is when the enunciation, comparable to a means of transport, leads the itinerant reader to the land that constitutes the enunciation, which at the same time reveals a double discovery belonging to two different cultures. It is in this sense that we speak of a transcultural practice visible through the passage from the court to the bucolic setting, under the pretext of a reciprocal assimilation of the nobles of the court to animals. Transculturality manifests itself, moreover, when the textual adventure forces the itinerant reader to apprehend the religious culture that is located on the obverse of the text and coexists with the one that can be identified on the reverse that can be described as popular.

Keywords : transcultural, roaming, adventure, bucolic, courteous (code)

Introduction

Le thème du voyage est séculaire dans la littérature. D'aucuns pensent qu'il doit nécessairement s'inscrire dans l'*inventio* de l'œuvre. Ils n'ont raison qu'en partie, surtout si l'on considère le roman courtois du Moyen âge où l'aventure semble être un impératif. Le héros féru de prouesses doit obligatoirement aller vers d'autres univers pour faire ses preuves dans la chevalerie afin d'assurer sa renommée. Toutefois, partant du postulat selon lequel « dans l'œuvre littéraire, tout est aventure », (Sarr, 2022 : 43-44), l'idée de voyage, qui s'imprime à l'avant du texte, en tant que thème, comme passage d'un lieu à un autre, est mise en pratique à l'avant pour satisfaire un désir de polyvalence prématuré de l'homme du Moyen Âge habituellement méconnu, qu'est

l'envie de s'imprégner aussi bien de la culture profane polythéiste que de celle biblique dite monothéiste. Ladite idée, faisant état d'une transposition du voyage dans la *dispositio*, nous a inspiré le sujet suivant : « De l'aventure chevaleresque à l'itinérance transtextuelle : pour une pratique transculturelle dans *Yvain ou le chevalier au lion* ».

Ledit sujet appelle la problématique suivante : comment les pérégrinations du héros picaresques permettent-elles au lecteur de s'imprégner de diverses cultures ?

Pour en venir aux hypothèses, il s'agira d'une part de voir la double identité prophétique (sociale et religieuse) du protagoniste et d'autre part que les procédés narratologiques se montrent favorables à l'enchâssement de références bibliques.

Pour dérouler convenablement notre argumentaire, nous jugeons nécessaire de recourir aux méthodes critiques que sont la sociocritique et la transtextualité. Après avoir abordé le point intitulé « Les rapports de complicité et d'adversité entre le noble chevalier et l'animal comme prétexte d'une pratique transculturelle », nous nous attarderons sur celui titré « De la culture chevaleresco-courtoise à la culture religieuse ».

I- Les rapports de complicité et d'adversité entre le noble chevalier et l'animal comme prétexte d'une pratique transculturelle

Le voyage est un thème très usité dans la littérature. Les lecteurs ont l'habitude de l'appréhender à l'avant lorsqu'ils ont sous les yeux des personnages quittant un lieu pour un autre, dans l'optique de satisfaire un besoin vital ou d'accomplir une mission sociale, politique et religieuse. Cependant, le voyage peut être transféré dans le revers dès lors que le lecteur se sent obligé de détecter l'ingénieuse manie de la figure auctoriale de transposer ledit fait dans le système d'énonciation même. Cet état de fait explique sans doute le fait que le dit ou l'écrit n'est pas perceptible à tout le monde. Détecter le voyage situé à l'avant nécessite donc l'acquisition d'une troisième oreille ou d'un troisième œil qu'il convient d'assimiler au « cœur » comme l'indique le narrateur Calogrenant dans le passage suivant : « Qu'on m'écoute ! Prêtez-moi votre attention et votre cœur. », (de Troyes, 2001 : 39).

Cette injonction à travers laquelle Calogrenant sollicite l'attention de son auditoire est si déterminante qu'elle s'appuie sur la Bible. Un auteur écrit que « La Bible constitue dans l'Occident chrétien (...) le Livre par excellence », (Benoît, à consulter dans l'URL : <http://www.pur-editions.fr>). Du moment qu'il est convenu que le vrai récepteur de la parole est le cœur, le lecteur est tenu d'être un récepteur attentionné dont le cœur voue un véritable amour aux mots que lui transmettent ses yeux, puisse qu'il y a un passage de l'oral à l'écrit. C'est le sens de la *captatio benevolentiae* très en vogue au XVI^e siècle. Le fait d'insister sur la dimension réaliste de son propos suffit pour considérer que le voyage dans la sphère-texte se veut touristique ou documentaire du moment qu'il plonge le lecteur dans les réalités culturelles, profanes et religieuses de l'aristocratie médiévale. C'est d'ailleurs ce qui justifie le choix de la sociocritique comme méthode d'analyse. Il est dit que « la dimension informative-explicative est à l'œuvre dans tout récit puisque celui-ci est obligé de construire une fiction, un univers », (Reuter, 1991 : 100). Dans *Yvain ou le chevalier au lion*, le lecteur est constamment et alternativement introduit dans la cour royale qui attire le décor bucolique comme l'aimant le fer. C'est alors comme qui dirait que la cour royale est par excellence le lieu où l'on entre pour s'imprégner des réalités sociales, politiques et religieuses de la culture dominante, qu'est l'aristocratie. Cependant, la noblesse de naissance ne semble pas suffire pour gagner l'estime et l'admiration de ses semblables. Il faut préciser que l'interconnexion entre la cour royale et l'espace bucolique transparait à travers l'inévitable collaboration entre le chevalier et les animaux. En effet, le coursier, figure emblématique ou élément indispensable parmi les

composantes de l'armure, devient, si l'on peut dire, un alter ego du chevalier. Nous pouvons lire à ce propos :

Il advint, il y a plus de sept ans, que j'allais, cherchant aventure, seul comme un paysan, armé de pied en cap, comme un chevalier doit être. Prenant à droite, je m'engageai dans une forêt épaisse. Le chemin était malaisé, plein de ronces et d'épines ; ce ne fut pas sans difficulté que je m'y engageai et poursuivis ma route. Je chevauchai ainsi presque tout le jour, jusqu'à ce que je sortis de la forêt [...] ; j'entraï alors dans une lande, (de Troyes, 2001 : 39).

L'aventure en question doit mener Calogrenant de la cour du roi Arthur au décor bucolique « la Fontaine ». Nous semble détecter à ce niveau une influence de la culture antique qui donne raison au critique qui note que « la littérature dite courtoise plonge ses racines dans les œuvres antiques », (Lachaud, à consulter dans l'URL : <http://editionsdelasorbonne.fr>). L'idée est renforcée comme suit : « Dans le domaine des études littéraires, il n'y a jamais de progrès, il n'y a que des changements et des modes ; et parfois, les modes reviennent », (Trachsler, à consulter dans l'URL : <http://editionsdela.sorbonne.fr>). L'hégémonie culturelle que revendique la noblesse médiévale transparait quand Calogrenant fait recours à la comparaison pour distinguer nettement le noble chevalier, qu'il est, du vilain. Le fait de s'attribuer la possession du cheval ne révèle-t-il pas une usurpation si l'on sait que les *Bucoliques* virgiliennes l'auraient présenté comme une bête ou un animal de labour au service du vilain, qui est ici dégradé, car on sait que l'acception est péjorative si nous acceptons de dire avec Zink (1990, 1993 : 46-47), que « qui n'est pas courtois est vilain, mot qui désigne le paysan, mais qui prend très tôt une signification morale. Le vilain est âpre, avide, grossier. Il ne pense qu'à amasser et à retenir. Il est jaloux de ce qu'il possède ou croit posséder : de son avoir, de sa femme ».

Par ailleurs, le voyage, qui mène de la cour royale à l'espace bucolique ou champêtre, transmué, à l'époque médiévale en champ de bataille, n'est pas facile d'accès. Le protagoniste a souvent nécessairement besoin de l'aide de certains adjuvants, faute de quoi sa mission demeure impossible parce qu'entravée par ces opposants disposant de forces surnaturelles quasiment invincibles. C'est le rôle qu'a joué le maître de forteresse au profit de Calogrenant d'après l'extrait suivant :

Sur le pont se tenait se tenait debout le maître de la forteresse, qui portait au poing un autour mué. Je ne l'avais pas encore salué qu'il était déjà venu à moi et me tenait l'étrier, me priant de descendre. Je n'avais rien d'autre à faire, car j'avais besoin d'un gîte. Aussitôt, le voilà qui me dit, plus de sept fois d'une traite, qu'il bénissait le chemin qui m'avait conduit jusque dans sa demeure, (de Troyes, 2001 : 41).

Le chemin de l'aventure est certes habituellement périlleux, mais il est pour le chevalier le seul moyen d'assurer sa renommée inhérente à toute personne relevant de la noblesse. À la question du vavasseur, chez qui Calogrenant a séjourné, « Et que voudrais-tu trouver ? », le chevalier en question répond : « Des aventures, pour essayer ma vaillance et mon audace », (de Troyes, 2001, p. 44). La culture aristocratique est régie par des règles auxquelles l'aventurier est tenu de se conformer au risque de s'exposer aux menaces des forces maléfiques évoluant dans le décor bucolique. Le vilain notifie à cet effet au chevalier Calogrenant : « Si tu voulais aller jusqu'à une fontaine qui est près d'ici, tu aurais du mal à revenir, sans te conformer à la règle qui y est attachée. », (de Troyes, 2001 : 44). Il s'est trouvé que les chevaliers du roman courtois sont souvent obnubilés par leur désir au point de s'engager dans des défis qu'ils envisagent jusqu'à la ferme volonté de transgresser certaines normes sociétales et affronter le danger que constituent les forces surnaturelles et maléfiques. La réaction intimidante de la fontaine est assez révélatrice :

Je fus curieux de voir le prodige de la tempête et de l'orage et mal m'en prit : j'y aurais renoncé aussitôt, si j'avais pu dès que j'eus arrosé le perron de l'eau du bassin. J'en versai trop, je le crains : aussitôt, je vis le ciel si troublé que plus de quatorze éclairs à la fois frappaient mes yeux ; les nuages se mirent à déverser pêle-mêle pluie, neige et grêle. Le temps était si gros et si affreux que je pensai cent fois être tué par les coups de foudre qui tombaient autour de moi et par les arbres fracassés, (de Troyes, 2001 : 45).

De la même manière, la pratique de la belligérance, comme critère définitoire de l'époque médiévale, se manifeste différemment dans les pratiques textuelles : celle opposant le noble à son semblable dans la cour royale ou ailleurs dans une dynamique exclusivement humaine ; celle qui existe entre deux nobles avec la probabilité d'assimiler le plus redoutable aux bêtes de la faune et celle qui met en scène deux bêtes sauvages comme Yvain ou le chevalier au lion. Les deux premiers cas de figure s'illustrent à travers l'extrait suivant :

« Les oiseaux n'avaient pas fini de faire entendre leur joyeux ramage qu'arriva, plus ardent que la braise, un chevalier qui faisait un vacarme aussi grand que s'il chassait un cerf en rut. Et dès qu'ils s'aperçurent, ils se précipitèrent l'un vers l'autre, donnant l'impression qu'ils se haïssaient à mort. Chacun avait une lance rigide et solide ; ils échangent de si grands coups qu'ils percent l'un et l'autre les écus qui sont à leurs cous et mettent en pièce leurs hauberts ; les lances se fendent et éclatent, et volent en tronçons », (de Troyes, 2001 : 48).

L'idée est renforcée plus tard dans l'extrait suivant :

Dès qu'il s'en avise, il se met à fuir vers son château fort à toute allure ; le pont en était baissé et la porte grande ouverte. Et messire Yvain le talonne, éperonnant de toute sa force. Comme le gerfaut poursuit la grue, fond de loin sur elle, l'approche, croit l'atteindre et ne peut la toucher, ainsi Yvain pourchasse le chevalier qui fuit devant lui, le serre de si près qu'il le tient presque, qu'il l'étreint, sans pouvoir l'atteindre. Et le chevalier ne cesse de s'enfuir, et Yvain s'évertue à le pourchasser, (de Troyes, 2001, p. 51-52).

Le troisième duel est à découvrir dans l'extrait qui suit :

Messire Yvain cheminait tout pensif par une forêt profonde lorsqu'il entendit dans la forêt un cri douloureux et perçant. Il se dirigea du côté d'où ce cri venait, et, à son arrivée, il vit dans un essart un lion et un serpent qui le tenait par la queue et lui brûlait toute l'échine de flammes ardentes. Messire Yvain ne regarda pas longtemps ce prodige, mais il se demanda auquel des deux il portait secours. A la fin, il décida de prendre le parti du lion, car on doit faire du mal aux êtres venimeux et pleins de trahison ; or, le serpent était venimeux et sa bouche vomissait du feu, si grande était sa félonie, (de Troyes, 2001 : 84).

Il importe de préciser que les extraits ci-dessus permettent de mieux appréhender le sens du titre de la présente étude qui se veut, dans sa conception littérale, une invite au voyage au sens dénoté et au sens connoté à la fois. Le premier rappelle le fragment, « De l'aventure chevaleresque », indiquant naturellement le lieu de départ du chevalier, à savoir la cour royale, lequel étant suivi, en toute logique, par le lieu de destination habituellement situé dans un décor bucolique. Le deuxième sens, moins apparent, se rapporte mieux à l'acte créatif qui fait voyager le lecteur, par le truchement des mots, d'un lieu à un autre ou encore d'un niveau de signification à un autre. Un auteur reste convaincu que « le propre de l'expérience littéraire, c'est d'être un dépaysement, un exercice d'aliénation, un bouleversement de nos pensées, de nos perceptions, de nos expressions habituelles », (Riffaterre, 1979 : 8) C'est le noble de cour (le chevalier) qui passe de la nature d'être humain de la cour à celle d'animal évoluant dans le cadre bucolique par le procédé de la comparaison, de la métaphore, de l'allusion etc. C'est donc dire qu'au lieu de nous focaliser sur le sens dénoté et habituel de voyage (le passage de la cour au cadre bucolique), nous considérons l'itinérance virtuelle prise en charge par les virtuosités langagières ou les pratiques rhétoriciennes qui permettent d'imaginer une superposition des deux univers en question dès lors que la conception des images reste favorable au rapprochement de termes inconciliables en dehors du domaine de la littérature. Le pouvoir de conciliation dudit domaine semble satisfaire le lecteur itinérant qui découvre, à la manière des touristes, une sorte de rapport de connivence entre l'homme et les bêtes. Un critique stipule à ce propos que « les vérités de Dieu signifiées par les mœurs des bêtes : la littérature du Moyen âge est peuplée d'animaux », (Zink, 1984 : p. 47). Ces affinités sont d'ailleurs figurées par le compagnonnage entre le chevalier et le lion. Un critique dit à ce propos :

On est ‘‘chevalier’’ quand on combat à cheval’’, et, sans aucun doute, l’essence du chevalier est intimement liée à sa monture. Le chevalier définit le héros, non pas de façon statique [...] mais en ‘‘mouvement’’. C’est précisément, dans la chevauchée qu’ils forment un tout indissociable, de telle façon que l’idée de l’un sans l’autre reste inconcevable. Et l’on peut dire donc que c’est dans le départ à cheval vers le monde inconnu – dans le mouvement que le héros est un vrai chevalier, car, et de l’autre se dirige vers la perfection à laquelle tend par nature (Aguiriano, à lire dans l’URL : [http : presses-universitaires-univ-amu.fr](http://presses-universitaires-univ-amu.fr)).

Par ailleurs, le noble du Moyen Âge, aveuglé par le désir de sa suprématie, ensauvage son esprit quand il s’agit d’atteindre ses objectifs. Le noble s’adjuge les caractéristiques physiques de l’animal évoluant dans le décor bucolique dans l’optique de se rendre invincible au combat. Il arrive tout de même qu’il lui emprunte certaines qualités morales. C’est tout le sens de l’extrait suivant : « Yvain décide de l’aider [le lion], car sa pitié l’engage et l’incite à accorder son secours et son aide à la noble et loyale bête. », (de Troyes, 2001 : 84). Il est évident que le lecteur avisé remarque un passage de la cour royale au décor bucolique quand le portrait moral fait par le narrateur donne au lion les attributs de la classe aristocratique comme l’indique les adjectifs qualificatifs coordonnés « noble et royale ». Le paradoxe noté dans les actes posés par les hommes du Moyen âge, est que la cruauté exercée sur autrui s’explique par la volonté de secourir un autre caractérisé par sa vulnérabilité.

Dans le même ordre d’idées, la valeur culturelle propre à la noblesse, que constitue l’hospitalité, est transposée dans le décor bucolique lorsque le lion désireux de faire preuve de largesses à son sauveur, le chevalier Yvain, lui sert un « chevreuil » pour ne manger que le reste. Il s’ensuit alors une estime réciproque et une parfaite complicité comme le montre le passage qui suit :

Pendant qu’il mangeait, le lion resta couché devant lui et ne bougea pas : mais il ne le quitta pas des yeux, le regardant manger sa viande jusqu’à ce qu’il n’en voulût plus. Alors, le lion mangea les restes du chevreuil jusqu’aux os. Yvain garda sa tête posée sur son écu toute la nuit : à la guerre comme à la guerre ; et le lion était si sage qu’il veilla et prit à cœur de garder le cheval, qui passait l’herbe sans risque d’engraisser, (de Troyes, 2001 : 86).

La reconnaissance est une qualité chez les nobles de la cour. Ce qui justifie le propos d’Yvain à la dame emprisonnée qui l’avait jadis sauvé de la mort : « Vous avez tant fait pour moi que je ne dois pas, cependant, vous abandonner lorsque vous êtes en difficulté. Je sais bien que ce combat vous épouvante, mais s’il plaît à Dieu en qui j’ai confiance, ils seront tous trois vaincus. », (de Troyes, 2001 : 93).

La rencontre hasardeuse, qui rappelle le conte connu pour sa fonction didactique, est récurrente dans *Yvain ou le chevalier au lion*. Elle permet surtout au lecteur itinérant de mieux s’imprégner des réalités culturelles de l’aristocratie médiévale. Il s’agit pour ce cas précis de la fidélité et de la reconnaissance. Si cela se rapporte aux manières de faire de la cour, l’autre acception pouvant donner sens à la transculturalité est de comprendre que l’itinérance picaresque qui constitue le prétexte de la vulgarisation des réalités culturelles de la société à laquelle elle appartient, rappelle les rencontres fortuites entre Jésus Christ et les nécessiteux qu’il a miraculeusement guéris dans la Bible. Les deux sens attestant la transculturalité transparaissent dans le propos d’Yvain à Lunette, une femme emprisonnée qui l’avait jadis sauvé, formulé comme suit :

Eh bien, vous ne mourrez pas sans lui. Je suis Yvain, à cause de qui vous êtes dans l’angoisse, et vous êtes, je crois celle qui me cacha dans la chambre ; vous m’avez sauvé la vie quand j’étais pris entre les deux portes coulissantes et que j’étais si inquiet, si triste, si désemparé et si mal en point ; j’y aurais été pris, j’y serais mort, sans votre secours obligeant, (de Troyes, 2001 : 90-91).

De plus, l'épisode de la réconciliation, entre Yvain et Laudine, initiée par Lunette, donne sens à l'idée de connivence entre la cour et le décor bucolique. Nous avons assez expliqué leur interconnexion rendant ainsi le titre programmatique. En effet, dans le passage suivant, Yvain et le lion ne font qu'un seul, d'où la ferme volonté de renier toute identité qui le distinguerait du lion devenu son alter ego : « Oh, non dame ! Je dois plus que je ne puis rendre. Cependant, je ne vous dois pas cacher le nom dont je me fais appeler : vous ne pourrez entendre parler du Chevalier au lion sans savoir de mes nouvelles ; c'est ainsi que je veux qu'on m'appelle. », (de Troyes, 2001 : 105).

L'aventure menant vers le décor bucolique favorise la rencontre avec le mystère. Pour atteindre son objet (être aimé de sa dame), le chevalier doit assurer son invincibilité chez ses semblables résidant à la cour, tout comme chez les forces mystérieuses de la nature. Après moult victoires visant à libérer des femmes désemparées, l'étape ultime s'avère être la décision de défier la redoutable et mystérieuse Fontaine décrite de la manière suivante :

Aussitôt que Messire Yvain sentit guéri et valide, il quitta la cour sans se faire voir ; mais son lion l'accompagna : il ne voulait pas abandonner son maître de toute sa vie. Ils firent tant de chemin qu'ils arrivèrent en vue de la fontaine ; et ils y firent pleuvoir. Ne croyez pas que j'exagère : la tempête fut si terrible que l'on ne saurait en conter le dixième ; il semblait que la forêt tout entière dût s'engloutir dans un abîme ! La dame craint que son château ne s'y engloutisse aussi ; les murs croulent, le donjon s'ébranle, menace de s'effondrer. L'homme le plus brave préférerait être prisonnier en Perse, entre les mains des Turcs, plutôt que de se trouver dans les murs du château. Si grande est la peur des habitants qu'ils maudissent leurs ancêtres, (de Troyes, 2001 : 132).

Nous comprenons qu'il se soumet ainsi à un châtement pour avoir jugé inadmissible la rancune que nourrit la reine bien aimée Laudine à son encontre :

Dame, si l'on pensait trouver celui qui tua le géant et rendit maître des trois chevaliers, il serait bon d'aller le chercher ; mais tant qu'il n'aura pas fait la paix avec sa dame, et qu'elle sera en colère contre lui, il n'y a personne au monde, homme ni femme, qu'il soit disposé à suivre, j'en ai peur, à moins qu'on ne lui jure et garantisse qu'on mettra tout en œuvre pour faire cesser la colère dont la dame le poursuit, qui est si grande qu'il en meurt de douleur et de chagrin, (de Troyes, 2001 : 133).

Avant ces étapes du récit, le lecteur itinérant voit le mystère s'inviter dans la cour, précisément au « château de Pesme aventure » ou résident « deux fils de démon [...] nés d'une femme et d'un « netun », (de Troyes, 2001 : 115).

L'idée de transculturalité demeure plus apparente quand ce nom « Netun » dérivé de Neptune (dieu de la mer), considéré comme une créature démoniaque par les chrétiens, cohabite avec les références bibliques tantôt explicites tantôt implicites.

En somme, l'aventure perçue à l'avers du texte rend compte d'un voyage allant de la cour royale au décor bucolique. Elle vient en complément à la noblesse de naissance et exige du chevalier une farouche résistance aux forces surnaturelles maléfiques jouant le rôle d'opposant et celles servant d'adjuvants. Le passage de la cour au décor bucolique transparait quand l'idée de belligérance annihile la distance séparant les deux univers et les superpose par le truchement de la rhétorique (le chevalier a les attributs de l'animal et vice versa) ; en témoigne les affinités entre Yvain et le lion. Le lecteur itinérant découvre que la finalité de la persécution demeure un acte d'humanisme. Dans la même optique de la transculturalité, l'hospitalité de la cour est transposée dans le décor bucolique. La reconnaissance et la fidélité restent, dans la même logique des valeurs communes aux hommes et aux animaux. La rencontre hasardeuse entre le chevalier itinérant et les autres personnages favorise son expérimentation.

Elle rappelle les épisodes bibliques que constituent les miracles accomplis par Jésus Christ au cours de ses voyages en faveur de certains nécessiteux. L'aventure textuelle qui fait voyager le lecteur itinérant de la culture populaire et celle biblique nous préoccupe d'ailleurs au sujet de la transculturalité.

II- De la culture chevaleresco-courtoise à la culture religieuse

Le *Robert* définit le transculturel comme étant ce qui est « Relatif aux influences réciproques entre plusieurs cultures », (En ligne, <https://dictionnaire.lerobert.com>). Le dictionnaire *Larousse*, quant à lui, nous fait comprendre qu'il « se dit d'un phénomène social qui concerne plusieurs cultures, plusieurs civilisations différentes », (<https://www.larousse.fr>). Le passage de l'Antiquité au Moyen Âge semble augurer la substitution du christianisme à la civilisation polythéiste. C'est peut-être une des raisons qui amènent Michel Zink (1990 : 5-6) à parler de l'« ambiguïté » de la littérature médiévale comme suit : « On peut y percevoir un effort délibéré pour imiter, poursuivre l'effondrement du monde romain, la formation des jeunes langues romanes, l'émergence de la société féodale ».

Nous sommes parfaitement en phase avec ce propos de Zink qui est sans doute favorable à l'objet de notre étude, à savoir la transculturalité très prégnante dans *Yvain ou le chevalier au lion*. En vertu des exigences de la *translatio studii*, l'influence de la matière antique n'a pas manqué dans le roman courtois de Chrétien de Troyes, quand bien même on le rattache, parlant d'imitation, à la matière de Bretagne. Boutet (2003 : 15) nous reconforte dans notre position lorsqu'il note qu'« on ne saurait cependant opposer radicalement [le] nouveau monde des laïcs au monde des clercs, ni la culture dite savante à la culture dite populaire. Le haut clergé est issu des rangs de l'aristocratie, dont il partage par conséquent l'éducation ». En effet, l'intercession faite par la demoiselle auprès de l'ami de la reine Laudine, dans l'optique de faire de cette dernière l'amie d'Yvain, rend compte d'une itinérance textuelle synonyme d'une transculturalité. Dans la mythologie gréco-latine, les divinités détenaient leur pouvoir par la force en recourant à la belligérance. C'est ainsi qu'Yvain doit sa renommée, quasiment divine, au fait de sortir toujours vainqueur de ses combats avec les chevaliers les plus redoutables. Il est dès lors le dieu de ceux qui ont une connaissance de ses interventions quasiment miraculeuses. C'est exactement la prétention qu'a le noble qui brandit le privilège du sang afin de s'adjuger des attributs divins. La transposition du schéma de la relation féodale dans la relation amoureuse donne cette identité à la dame. Yvain mérite la reine veuve, Laudine, pour avoir vaincu son défunt mari au combat. Une telle victoire vient en complément à la noblesse de sang si l'on se propose de lire le propos de Laudine à la demoiselle : « Parlez-moi du chevalier dont vous m'avez plaidé la cause si longuement : quel homme est-il, et de quelle famille ? S'il est de mon rang, et qu'il n'y ait pas d'obstacle de son côté, je le ferai, je vous l'accorde, seigneur de ma terre et de ma personne. », (de Troyes, 2001 : 65).

Le rôle d'intercession que joue la demoiselle l'identifie à la vierge Marie à laquelle s'identifie Laudine si nous considérons l'identité de « seigneur » qu'il attribue à son prétendant. La pertinence de l'idée s'explique par le fait qu'il subvertit et fausse la hiérarchisation habituelle du code courtois de l'époque médiévale. L'idée s'éclaircit plus tard quand l'itinérance textuelle transporte le lecteur itinérant dans la culture de la chrétienté avec le recours explicite aux *Écritures* dans le passage suivant : « Par Dieu, dame, il en sera fait ainsi. Vous aurez l'époux le plus noble et le plus beau qui fut du lignage d'Abel. », (de Troyes, 2001 : 65). Un auteur souscrit à cette idée quand il dit que « pour les écrivains médiévaux, l'arrière-texte apparaît comme un « passage obligé », un point d'appui indispensable pour l'élaboration de leurs productions », (Hélix, 2012 : 2).

Le rôle d'intercession, que nous avons attribué à la demoiselle, rappelle celui du messager dans la culture profane. Il connote, dans la perspective de l'approche transculturelle, celui que la vierge Marie joue auprès de Dieu en faveur des hommes. C'est ainsi que le chevalier Yvain témoigne fidélité et reconnaissance à la veuve éplorée Laudine dans le passage qui suit : « Dame, je ne crierai pas merci, mais je vous remercierai de ce que vous voudrez faire de moi, car rien qui vienne de vous ne saurait me déplaire. », (de Troyes, 2001 : 68). Dans le même sillage, le questionnaire auquel est soumis Yvain de la part de Laudine, fait bon ménage avec le culte de la transculturalité. L'amour inestimable et inconditionnel, que ledit chevalier doit à la femme aimée, selon le code courtois relevant de la culture profane, est exagéré au point d'atteindre quasiment le degré ultime de la divination. Dans l'extrait suivant, le chevalier, qui aime éperdument Laudine, est allé jusqu'à s'oublier ou s'anéantir devant la femme respectée et vénérée comme une divinité :

De telle manière qu'il ne peut y avoir de plus grand amour, que mon cœur ne peut se séparer de vous, qu'il ne peut vous quitter, que vous êtes le seul objet de mes pensées, que je suis tout à vous, que vous êtes le seul objet de mes pensées, que je suis tout à vous, que je vous aime plus que moi-même, que je consens, selon ce que vous voudrez, à mourir ou à vivre pour vous, (de Troyes, 2001 : 71).

Dans la même optique de l'itinérance textuelle, comme moyen de découverte des réalités culturelles diverses, le lecteur avisé ne doit pas manquer de saisir le dualisme sémantique de l'énoncé. Nous pouvons lire à ce propos :

« Le phénomène de réécriture qui touche les créations médiévales est large et varié : il peut consister en la simple fabrication d'un effet médiéval par l'emprunt d'un nom ; des phénomènes de rappels, de réminiscences et d'échos insinuant ou imposant le lien à la source ; mais il peut aussi se fonder sur la réappropriation et la recomposition d'une atmosphère connue par des jeux de citations et de transposition. L'art de l'écrivain est alors dans cette « passation » d'une culture lointaine, dans cet entre-deux délicat des périodes, cet écart entre sa propre lecture, sa création et la réception de ses futurs lecteurs », (Burle, 2017, à consulter dans l'URL : <http://www.pur-editions.fr>).

Schaeffer (1989 : 8) nous dit qu'« une œuvre littéraire, comme tout acte discursif, est une réalité sémiotique complexe et pluridimensionnelle ». L'idée est renforcée par Maingueneau (1990 : 22) qui dit que « bien des textes apparaissent ainsi comme un véritable carrefour intertextuel où la parole de l'énonciateur est constamment habitée par d'autres, tissée de leur écho ». Nul n'ignore que l'aristocratie médiévale est réputée être très hospitalière. L'hôte est bien accueilli, nourri et logé à la cour. L'envie primordiale des résidents est de retenir le plus longtemps possible l'hôte. Par ailleurs, le choix du lexique, se rapportant au manger, que l'ermite a offert à Yvain dans la folie, nous replonge de nouveau dans la culture sacrée avec le mot « pain » faisant de la Bible l'hypotexte du roman *Yvain ou le chevalier au lion* qui en est l'hypertexte. Le « pain » rappelle sans doute le miracle accompli par le Christ au mariage de Canaan. Il est donc plausible d'assimiler l'ermite à Jésus Christ. L'appartenance à la noblesse nécessitait, au-delà de la naissance, une noblesse de cœur, d'où l'inclination à faire preuve de largesse. Il faut donc dire que l'hospitalité de la noblesse de cour relève de la culture profane d'un côté ; mais aussi de celle sacrée ou religieuse, car elle (la noblesse) s'inscrit en même temps dans la logique de satisfaire la demande du nécessiteux, tel que recommandé par Jésus Christ dans la Bible. Lisons l'énoncé ci-après suggérant la pratique transculturelle en question :

Il courut se tapir dans sa maisonnette ; et le brave homme, par charité, prit de son pain et de ses légumes et mit cette nourriture dehors, sur une étroite fenêtre ; et le fou, qui en a grand besoin, prend le pain et y mord. Jamais, je crois, il n'en avait mangé de si grossier et de si dur ; la monture dont on l'avait fait valait à peine vingt sous le setier, mais on se soucie peu de la qualité de la nourriture quand on est pressé par une faim de loup inassouvie, (de Troyes, 2001 : 79).

De plus, dans le code courtois, la volonté de faire preuve de largesse à l'égard de l'être aimé se manifeste à travers le don d'objets précieux parfois propres à assurer sa protection. Le Goff (2006 : 114-115) nous dit que « l'univers médiéval resta peuplé de monstres, notamment

de monstres ailés : les dragons. Par ailleurs, parallèlement aux saints, le peuple chrétien du Moyen âge continua d'honorer des femmes dotées de pouvoirs surnaturels spéciaux et souvent remarquables par leur beauté : les fées [...] ». Dans *Yvain ou le chevalier au lion*, le chevalier éponyme reçoit de la veuve éplorée Laudine, qu'il aime follement, un anneau du genre. Cependant, l'expiration du délai de deux ans qu'elle a octroyé à Yvain pour qu'il aille guerroyer dans d'autres contrées, (il devait retourner vers la dame) suffit pour considérer le chevalier en question comme un traître et un infidèle ; deux délits ou infractions intolérables selon le code courtois. Il s'ensuit alors une disqualification ou une sanction qui l'amène à sombrer dans la folie. Si cela se rapporte à la culture profane des nobles de la cour, une autre culture dite sacrée ou religieuse s'y greffe, car c'est après l'utilisation de la pommade que la dame tient de la fée Morgue que Yvain guérit de sa folie et se rend compte de sa nudité¹ ; ce qui rappelle incontestablement l'épisode biblique de la trahison commise par le diable préoccupé à faire manger au couple Adam-Eve le fruit de l'arbre interdit par Dieu. L'extrait suivant est illustratif à cet égard :

La dame tient de la fée Morgue une pommade propre à guérir la folie. Elle en confie un pot à sa demoiselle en lui demandant d'aller en frictionner le chevalier pendant qu'il dort. Celle-ci s'exécute aussitôt, et, après avoir frotté tout le corps et la tête d'Yvain avec la pommade, elle dépose à ses côtés des habits ; puis elle s'éloigne. Yvain se réveille, tout guéri. Honteux de se trouver nu, il prend les vêtements et les met, (de Troyes, 2001 : 83).

Plus loin dans la diégèse, Yvain désespéré, pour avoir été éconduit par Laudine, retourne à la Fontaine et soumet délibérément au supplice. C'est ainsi que se comporte le noble qui est en manque d'amour, selon le code courtois. En effet, il importe d'ajouter, en vertu des pratiques transculturelles, qu'il peut être tout de même identifié au pécheur repentant, conformément à la culture de la chrétienté. Lisons à ce propos : « Quand il revint à lui, il se reprocha amèrement d'avoir laissé passer le délai d'un an, et de s'être attiré ainsi la haine de sa dame. », (de Troyes, 2001 : 88).

De la même manière, c'est une évidence pour les lecteurs avisés que de dire que le chevalier joue le rôle de sauveur dans les fiefs féodaux. Il est connu comme un réparateur de torts, un défenseur des faibles (surtout les femmes). Ce rôle qu'il joue dans la culture profane des nobles de cour est intrinsèquement lié à l'aventure chevaleresque qui est fondamentale au Moyen âge. C'est ainsi que Yvain prend la ferme décision de sauver Laudine emprisonnée et condamnée à bûcher. Il dit alors à Laudine :

A Dieu ne plaise [...] que l'on vous fasse du mal à cause de moi. Vous ne mourrez pas, je m'en fais fort ! Demain, vous pourrez m'attendre, prêt, autant que je pourrai, à risquer ma vie pour vous délivrer : c'est pour moi un devoir. Mais n'allez pas raconter ou révéler qui je suis quelle que soit l'issue de la bataille, veillez à ce qu'on ne me reconnaisse pas, (de Troyes, 2001 : 92).

Par ailleurs, l'approche transculturelle trouve sens quand on se propose d'identifier Yvain à Jésus, sauveur de l'humanité pécheresse. Cela est d'autant plus vrai que dans le code courtois, la connaissance de l'identité exacte du chevalier est une exigence. Par contre, ici, Yvain se garde, à l'image de Jésus Christ au moment de la crucifixion, de décliner son identité. Le propos suivant accreditte cette idée : « Les modes d'écriture médiévaux mettent au défi l'analyse stylistique : la culture du topos, le goût de la reprise et de la formule, la pratique de la traduction sont autant de caractéristique qui enrachinent le texte dans un autre texte et en brouillent la singularité », (Douchet, 2012, p. 109).

¹ Genèses 3 : 7 : alors leurs yeux à tous les deux s'ouvrirent et ils s'aperçurent qu'ils étaient nus ».

De surcroît, l'aventure textuelle, qui soumet le lecteur itinérant à la conquête des sens, fait découvrir, selon les vertus de la transculturalité, deux images du pécheur repentant relevant à la fois de la culture chevaleresque médiévale propre à la noblesse, au sujet de l'amour précisément, et à la culture religieuse, celle de la chrétienté. Nous avons l'habitude d'entendre le chevalier fauteur prier d'amour à la femme aimée. Si ce sens est apparent au moment où Yvain, soucieux de se réconcilier avec Laudine, regrette le passé nébuleux et promet un futur plus prometteur pour l'éternité. Lisons à ce propos :

Dame, à tout pécheur miséricorde. J'ai bien payé mon aveuglement et je consens à payer encore. C'est ma folie qui me fit demeurer loin de vous, et m'avoue coupable et crime fit demeurer loin de vous, et je m'avoue coupable et criminel ; ce fut une grande hardiesse que d'oser reparaître devant vous ; mais, si vous voulez bien me garder auprès de vous, jamais je ne serai coupable de rien à votre égard, (de Troyes, 2001 : 135).

Dans une perspective autre, l'amoureux repentant rappelle tout de même le fidèle pécheur qui, s'inscrivant dans une logique de conversion, honore la recommandation religieuse qu'est la confession. Ainsi transparait la transculturalité. D'ailleurs, la phrase initiale, « à tout pécheur miséricorde », rappelle une autre, « à tout seigneur tout honneur », habituellement usitée dans le parler populaire. La même phrase donne sens tout de même dans les deux cultures susmentionnées si l'on considère l'une des dernières phrases du récit que voici : « Lunette [...] a réuni pour toujours messire Yvain, parfait amant, et sa chère dame, amante parfaite. », (de Troyes, 2001 : 136). Yvain est qualifié de « parfait amant » pour s'être conformé aux exigences du code courtois propre à la noblesse de l'époque médiévale. Le mérite en amour est tributaire des prouesses accomplies au cours de moult aventures somme toute périlleuses. Sans cela, il ne mériterait pas d'entretenir une relation amoureuse avec la reine Laudine. L'idée est alors une sorte de récompense perçue comme ultime phase de jouissance après de nombreux sacrifices et privations. La dame a aussi reçu une récompense à la hauteur de son mérite. Perçue sous l'angle de la transculturalité, nous pouvons comprendre cette union parfaite comme une allusion à la montée du Christ au ciel, fêtée le jour de l'ascension, pour le cas d'Yvain et celle de la vierge Marie célébrée le jour de l'Assomption.

Tout compte fait, retenons que la transculturalité exige du lecteur itinérant la saisie du dualisme sémantisme de l'énoncé. La figure du messenger qui se rapporte à la culture profane populaire sous-entend l'intercession des Saints ou de la Vierge Marie dans la Bible. A l'influence de la culture polythéiste de l'Antiquité gréco-latine s'ajoute celle dite monothéiste de la Bible. C'est ainsi que l'hospitalité connue comme valeur culturelle dans la cour des nobles utilise le lexique biblique que constitue le « pain » que l'ermite a servi à Yvain dans sa folie. L'acceptation du supplice, à la suite d'une faute commise en amour, rappelle l'image biblique du pécheur repentant. Le chevalier sauveur des faibles dans le code courtois est une allusion à Jésus Christ sauveur de l'humanité. Dans la culture chevaleresque, le chevalier méritant reçoit une récompense de sa bien-aimée, de la même manière que le fidèle ayant exécuté les commandements de Dieu. C'est dans ce sens que l'union finale entre Yvain et la reine Laudine acquiert une dimension religieuse, au-delà de celle profane très en vogue dans la cour des nobles, donnant ainsi sens à l'approche transculturelle. Cette acception religieuse nous amène à les identifier respectivement (Yvain et la reine Laudine) à Jésus Christ et à la Vierge Marie.

Conclusion

Retenons *in fine* que l'aventure chevaleresque, repérable à l'avant du texte, est synonyme d'un voyage qui mène constamment le chevalier Yvain de la cour royale à l'espace bucolique. Il s'agit précisément d'une itinérance visant à confirmer la noblesse de sang du chevalier qui est tenu de s'opposer dignement aux forces surnaturelles maléfiques disposées à entraver sa quête

aux côtés d'autres déterminées à l'aider comme de véritables adjuvants. Les pérégrinations entre la cour royale et l'espace bucolique se voient lorsque le mode de représentation de la guerre favorise l'annihilation de la distance entre lesdits lieux et les superpose par le moyen des procédés rhétoriques (on assimile le chevalier aux animaux et vice versa). La complicité entre Yvain et le lion est assez révélatrice. Le lecteur qui voyage dans la sphère-texte reste alors persuadé que le chevalier s'adonne à persécution pour honorer sa noble fonction de protecteur des faibles. Toujours au sujet de la mise en pratique de la transculturalité, précisons que la valeur culturelle de la cour qu'est l'hospitalité de la cour est transférée dans l'espace bucolique. Dans le même ordre d'idées, la fidélité et la reconnaissance demeurent des valeurs que les hommes partagent avec les animaux. Les valeurs culturelles en question sont alors expérimentées au moment des rencontres hasardeuses entre le chevalier voyageurs et les autres personnages. De telles circonstances rappellent les miracles accomplis par Jésus Christ dans la Bible au profit de certains nécessiteux. La mise en pratique de la transculturalité se voit aussi lorsque le narrateur fait valser constamment le lecteur, sur le chemin de la sphère-texte, de la culture profane et populaire à celle dite biblique. Il est à noter que l'approche transculturelle exige du lecteur itinérant l'appréhension des deux sens qu'acquiert l'énoncé. Derrière le personnage du messager représenté dans la littérature populaire profane, il faut voir l'intercesseur de la Bible à l'image des Saints et de la Vierge Marie. L'interconnexion entre la culture polythéiste de l'Antiquité gréco-latine et celle monothéiste de la Bible n'y fait pas défaut. C'est dans ce sens que l'hospitalité, érigée valeur culturelle chez les nobles de la cour, use du vocabulaire biblique, à savoir le « pain » que l'ermite donne à manger à Yvain dans sa folie. La noble idée d'accepter de se soumettre au supplice, après avoir commis une faute en amour, fait penser au pécheur repentant de la Bible. La figure du chevalier disposé à sauver les faibles, conformément au code courtois est une allusion au Christ sauveur de l'humanité à travers l'épisode de la crucifixion. Dans la culture populaire profane de l'aristocratie médiévale, le chevalier promu reçoit en retour une récompense de la femme aimée, tout comme le fidèle ayant respecté les commandements de Dieu. Il faut comprendre à cet effet le caractère religieux de l'union finale scellée entre Yvain et la reine Laudine, en dehors même de son acception profane, c'est-à-dire la courtoisie proposé comme mode vie raffiné à la cour. Cela donne sens à la transculturalité. Cette dimension religieuse suffit pour assimiler Yvain à Jésus Christ et la reine Laudine à la Vierge Marie. Il ressort donc de l'analyse que l'acte scriptural, qui se fait se fait itinérance, plonge le lecteur voyageur dans la sphère-texte l'imprégnant ainsi parallèlement sur la culture populaire profane de l'aristocratie médiévale et celle dite religieuse. Cela donne sens à l'idée d'une mise en pratique de la transculturalité.

Bibliographie

- AGUIRIANOO, Begoña, « Le cheval et le départ en aventure dans Les romans de Chrétien de Troyes / p. 11-27 », <http://presses-universitaires.univ-amu.fr>, consulté le 22 août 2024 à 10h 2 mns.
- BENOÎT, Jean-Louis. 2006. « Clef du texte, clef du royaume. La lecture de la Bible au Moyen âge comme paradigme de la littérature », in *Les clefs des textes médiévaux. Pouvoir, savoir et interprétation*, p. 303-319. A consulter dans l'URL <http://www.pur-editions.fr>.
- BOUTET, Dominique. 2003. *Histoire de la littérature française du Moyen Âge*. Paris : Honoré Champion.
- BURLE, Élodie. 2007. « Entre prophète, conteur et poète : une figure moderne de l'auteur médiéval », in *Image du Moyen Âge*, sous la direction d'Isabelle Durand-Le-Guern,

Rennes, Presses Universitaires de Rennes, p. 231-241. A consulter dans l'URL : <http://www.pur-editions.fr>.

DE TROYES, Chrétien. 2001. *Yvain ou le chevalier au lion*. Paris : Petits classiques Larousse.

DOUCHET, Sébastien. 2021. « La fabrique du style », in *Effets de style au Moyen Âge*, sous la direction de Cannochie-Bourgne Chantal et Doucher Sébastien, p. 109-111. A consulter dans l'URL://presses-universitaires.univ-armu.fr

HÉLIX, Laurence. 2012. « L'arrière-texte dans la littérature du Moyen Âge : entre appropriation et subversion », in *Déclinaisons de l'arrière-texte [en ligne]*. Reims : éditions et Presses Universitaires de Reims. Disponible sur internet : <http://books.openediton.org/epure/1318>. Doi : <https://doi.org/10104000/books.epure.1318>

LACHAUD, Frédérique. 2001. « littérature de civilité et « processus de civilisation » à la fin du XIIe siècle. Le cas anglais d'après *l'Urbanus magnus* », in *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*, p. 227-239. A consulter dans l'URL: <http://editionsdela.sorbonne.fr>

LE GOFF, Jacques. 2006. *Le Moyen Âge expliqué aux enfants*. Paris : Seuil.

LES SAINTES ÉCRITURES. 1974, 1987, 1995. Traduction du monde nouveau. Traduites d'après l'édition anglaise révisée de 1984, New York, Watch Tomer Bible and Tract Society of Pennesylva.

MAINGUENEAU, Dominique. 1990. *Pragmatisme pour le discours littéraire*. Paris : Bordas.

REUTER, Yves. 1991. *Introduction à l'analyse du roman*. Paris : Bordas.

RIFFATERRE, Michael. 1979. *La production du texte*. Paris : Seuil.

SARR, Diokel. 2022. « Du théâtre des genres dans le théâtre de Molière. *L'école des femmes* (1662) ». In *REVUE DELLA/AFRIQUE* VOL.4 N° 9, pp. 43-57.

SCHAEFFER, Jean-Marie. 1989. *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?* Paris : Seuil.

TRACHSLER, Richard. 2016. « De l'objet au texte et vice versa. Le statut du recueil manuscrit dans les études de la littérature du Moyen Âge », in *Histoire ancienne et médiévale*, sous la direction de Benoît Grévin et Aude Mairey. A consulter dans l'URL: <http://editionsdela.sorbonne.fr>

ZINK, Michel. 1984. « Le monde animal et ses représentation dans la littérature française du Moyen Âge », *Actes des congrès de la Société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public*/15, 47-71.

<https://dictionnaire.le.robert.com>

<https://www.larousse.fr>